

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Job

Mies, Françoise

Published in:
Communio. Revue catholique internationale

Publication date:
2019

Document Version
Version revue par les pairs

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):
Mies, F 2019, 'Job: épreuve ou tentation?', *Communio. Revue catholique internationale*, Numéro 261, p. 1-10.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Job : épreuve ou tentation ?

Françoise Mies
FNRS - Université de Namur

L'Ancien Testament présente deux expériences clairement identifiables : celle d'Adam et Ève est une tentation (*Genèse 3*), celle d'Abraham emmenant son fils au mont Moriah est une épreuve (*Genèse 22,1-19*). Mais l'expérience de Job ? L'épreuve est une expérience difficile pour un bien ou un mieux. Elle sous-entend un sens, le passage d'un cap, un itinéraire vers un bien ou un mieux. Elle peut mettre en jeu une altérité, celle de l'éducateur ou du maître de sagesse qui soumet quelqu'un à l'épreuve. De la part de celui qui est tenté, la tentation est une inclination, un attrait, une impulsion, une motion vers le mal. Elle met en jeu l'extériorité de l'objet qui tente, souvent sous les apparences du bien qui séduit. Elle peut mobiliser l'extériorité supplémentaire du tentateur : de sa part, la tentation est une sollicitation au mal. Le serpent induit Ève en tentation via le fruit désirable, Dieu met Abraham à l'épreuve. Épreuve et tentation sont au départ indécises : elles peuvent virer au bien comme au mal, on peut réussir l'épreuve ou échouer, succomber à la tentation ou lui résister victorieusement. Mais l'intention du tentateur est de faire tomber, l'intention de l'éducateur qui met à l'épreuve est de faire croître et progresser. Mais Job : son histoire est-elle celle d'une tentation ou d'une épreuve ?

Un homme juste, sage – et heureux

Le prologue lève un pan du voile (*Job 1-2*). Job, l'homme idéal, est un juste (« un homme intègre et droit ») et un sage (« qui vénère Dieu et s'écarte du mal » 1,1.8). Vénérer Dieu n'est pas seulement un signe de piété mais de sagesse car c'est reconnaître Dieu pour Dieu, avoir un vrai sens de Qui est Dieu. S'écarter du mal n'est pas simplement s'abstenir de commettre le mal, c'est se tenir à l'écart de tout ce qui pourrait y mener, ne pas jouer avec le feu, ne pas s'exposer à la tentation. Job réunissait tous les signes extérieurs de bonheur de l'époque, descendance, richesse, pouvoir, honneur : une famille nombreuse, de grands troupeaux, une autorité reconnue (1,2-3). En somme, transposé dans un autre langage, vertu et bonheur coïncidaient : c'est le monde que l'on aspire de ses vœux. Le monde *devrait* tourner ainsi : c'est une espérance, voire une exigence de la raison.

Les catastrophes : envoie ta main !

Par deux fois, YHWH et le satan échangent d'étranges paroles (1,6-12 ; 2,1-6), dont le sens se noue autour de la question du satan : « est-ce pour rien que Job vénère Dieu ? » (1,9). Question à réponse négative pour le satan, positive pour YHWH et ouverte pour le lecteur qui est probablement enclin à faire confiance à Job et à YHWH mais qui, en rigueur de termes, ne *sait* pas. La vénération de Job – nous

dirions la foi – est-elle gratuite ou intéressée ? Le satan veut faire un test pour montrer que Job ne vénère YHWH que par intérêt :

Le satan : « Tu as béni l'œuvre de ses mains, mais envoie donc ta main [*shlah na' yadkha*] et touche à tout ce qui est à lui, sûr qu'il te maudira en face ».

YHWH : « Voilà, tout ce qui est à lui est dans ta main, mais sur lui n'envoie pas ta main [*'al tishlah yadkha*] » (1,10-12).

Une série de catastrophes s'abattent en cascade sur « ce qui est à Job » : ses troupeaux sont volés, ses serviteurs tués et ses enfants morts écrasés (1,13-19). Job s'éprouve dépouillé, aussi nu qu'à la naissance ou qu'à la mort. Mais il bénit le nom de YHWH, qui « a donné et a pris » (1,21). N'étant pas parvenu à ses fins, le satan exige un test plus radical, qui frappe Job lui-même :

Le satan : « Mais envoie donc ta main [*shlah na' yadkha*] et touche à son os et à sa chair, sûr qu'il te maudira en face ».

YHWH : « Le voici dans ta main, mais veille à sa vie [*'èt naphshô shmôr*] » (2,5-6).

Le satan afflige Job d'une affection de la peau, grave, potentiellement mais pas nécessairement mortelle, le *shehîn ra'* (« ulcère malin » 2,7b). Job s'isole au milieu de la cendre (2,8), comme dans une anticipation de sa propre mort, mais en persistant dans son abandon à YHWH, pour le meilleur et pour le pire : « Nous recevons le bonheur [*tov*] de Dieu, et le malheur [*ra'*], ne le recevons-nous pas ? » (2,10). Le narrateur confirme qu'il a passé les tests avec succès (1,22 ; 2,10).

Le satan et YHWH se renvoient la balle : « envoie ta main », « n'envoie pas ta main », « il est dans ta main ». La main¹ est puissance d'action, positive ou négative. Dans ces dialogues, elle est négative : « envoyer sa main et toucher » exprime une action violente et potentiellement mortelle. L'expression « n'envoie pas ta main » reprend littéralement l'interdit intimé à Abraham qui s'apprêtait à tuer Isaac (*Genèse* 22,12). Voix satanique pour dire « envoie ta main », voix angélique ou divine pour interdire : « n'envoie pas ta main ». Même si YHWH laisse Job au pouvoir (« main ») du satan, Il fixe par deux fois une limite, d'abord de manière négative par l'interdit du meurtre (« n'envoie pas ta main sur lui »), ensuite de manière positive (« veille à sa vie, garde-le en vie »). Il devine que l'intention du satan est homicide : « c'est en vain que tu m'as excité contre lui pour l'avalier » (*Job* 2,3), « avaler » constituant une sorte de meurtre par dévoration.

Le satan jette le soupçon sur Job mais aussi sur YHWH : selon le satan, être Dieu et exercer son pouvoir, c'est aussi avaler, envoyer sa main et toucher pour tuer. Le satan a besoin que Job reste en vie pour montrer que la vénération du

¹ Voir Françoise Mies, « Job et la main de Dieu », in N. Calduch Benages (dir.), *Wisdom for Life*, Berlin – Boston, de Gruyter, 2014, pp. 61-83, spéc. 67-69.

serviteur de YHWH est intéressée et ainsi gagner son pari, mais il ne peut cacher à YHWH son intention assassine.

Outre la question d'une foi gratuite (« pour rien »), s'élève aussi la question de la souffrance injuste (« pour rien ») : « comment est-il possible qu'un homme entièrement juste [et sage] soit si totalement souffrant ? »². Le narrateur a brossé un tableau aux limites : extrême de la sagesse et de la vertu, extrême de la souffrance. Une sorte de laboratoire³ pour qu'éclate la question dans toute son acuité.

Le livre de Job n'est pas un traité sur la question *unde malum* ? Mais quand même. À haute époque, on estimait que Dieu, dans sa souveraine et inintelligible liberté, était à la source de tout ce qui advient sur terre, bien comme mal. Mais pouvait-Il être à la source de tout mal ? Un travail sur l'image de Dieu se fit progressivement, et le livre de Job témoigne d'une étape de ce travail⁴. Ce n'est pas un traité mais un drame qui s'ouvre par un prologue narratif, aussi la piste ouverte sera non pas argumentative mais narrative. Pour rendre compte du mal en contexte religieux, on peut recourir à deux libertés, divine et humaine, et donc à deux instances, Dieu et l'homme. Mais le mal en excès et la souffrance injuste que met en scène le livre attestent l'insuffisance de cette piste. Aussi le narrateur ne propose-t-il pas une intrigue à deux mais à trois personnages. Il introduit une tierce figure, le satan. Elle tend à dédouaner Dieu de la responsabilité totale du mal tout en conservant le monothéisme – le satan, avec article, qui n'a pas encore atteint la stature de Satan (sans article), n'est pas un dieu du mal rival du dieu du bien, mais un simple membre (esprit, ange ?) de la cour céleste (1,6 ; 2,1). Comme son nom l'indique (verbe *śaṭan*), il veut le mal, hait et se fait en tout temps l'avocat de l'accusation. Surtout face au plus admirable serviteur de Dieu (1,8) ? Une sorte de saint avant la lettre. Quant à Job, il ignore tout du dialogue entre YHWH et le satan. À ses yeux, nous recevons bonheur et malheur de Dieu lui-même : c'est Lui le responsable. Et il n'y trouve rien à redire.

Tentation ou épreuve : les points de vue du satan et de YHWH

Les catastrophes qui s'abattent sur Job, le vol de ses biens, le meurtre de ses serviteurs, la mort de ses enfants, sa maladie-à-la mort, relèvent-elles de l'épreuve ou de la tentation ? La réponse à la question dépend du personnage.

² Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté. II. Finitude et culpabilité*, Paris, Aubier, 1988, p. 449.

³ Carlo Maria Martini, *Épreuve et persévérance. Méditations sur le livre de Job*, tr. fr. F. Vial, Paris, Cerf, 1993, p. 17.

⁴ La même action mauvaise (dénombrer le peuple) est inspirée par Dieu en 2 *Samuel* 24,1 et par Satan en 1 *Chroniques* 21,1, unique occurrence du nom propre Satan (sans article) dans la Bible hébraïque. Les rares mentions du satan (avec article : *Zacharie* 3,1 et *Job* 1–2) témoignent d'une étape vers la découverte de Satan comme tel.

Le satan entend mettre en œuvre une tentation : il veut clairement que Job tombe – en maudissant YHWH – et plus secrètement – mais YHWH l’a deviné – qu’il meure. Ce n’est pas la tentation du premier homme, de l’enfant qui voit, désire et prend. C’est la tentation d’un homme mûr, sage et juste, qui a appris de la vie et révère Dieu. Il ne suffit pas de lui tendre un fruit pour le faire tomber. Aussi le satan opère-t-il non par séduction via des biens apparents mais par privation, en enlevant les biens que YHWH avait donnés à Job, richesses, enfants, statut, santé : ils étaient comme la parabole de la bonté divine. Il laisse croire que YHWH est le seul responsable : c’est le satan qui agit, mais c’est YHWH que Job doit maudire. Le satan cherche aussi à tenter YHWH : il lui demande d’exercer sa divinité par l’exercice de la violence. Mais la tentation tourne court : YHWH refuse d’être le Dieu qui frappe (et tue) Job. Il ne fera rien lui-même et met à jour l’intention homicide (par procuration) du satan : « c’est en vain que tu m’as excité à l’avalier » (2,3).

YHWH ne veut pas le mal de Job, son intention est droite : pour lui, ce qui arrive à Job n’est pas une tentation qu’il lui enverrait. C’est le satan qui induit Job en tentation. YHWH ne tente pas Job mais accepte qu’il traverse l’épreuve, sûr de son serviteur. Il n’a pas forcément de projet éducatif. Il consent à ce que Job soit exposé à l’épreuve et à la tentation, à l’épreuve de la souffrance et à l’épreuve de la tentation. À la souffrance comme épreuve de la tentation. Exposition au satan : « dans ta main ».

Le satan agit de manière à ce que Job soit tenté de maudire YHWH. Une malédiction ne se résume pas à dire du mal : elle se veut parole performative, opérant le mal qu’elle énonce : maladie, mort... En ce sens, la malédiction étant par principe inopérante sur YHWH et donc impossible, « maudire YHWH » signifie en général blasphémer, renier Dieu, dans un comportement aux antipodes de la vénération.

Un relai du tentateur

Le malheur fait voler le couple en éclat. Le satan agit mais ne parle pas à Job. La femme de Job, celle qui devait être pour lui « une aide comme son vis-à-vis » (*Genèse* 2,18), prend le relai du satan⁵. Elle lui adresse les mots qu’il n’a pas prononcés mais a pensés : « Maudis Dieu et meurs ! » (*Job* 2,9). Le double impératif exprime avec clarté la tentation première du satan – maudire Dieu – et explicite son intention secrète – « meurs ». « Mort et vie sont au pouvoir de la langue » (*Proverbes* 18,21). Job résiste.

Bénir Dieu jusque dans le malheur et vivre, voilà la logique de Dieu. Maudire Dieu dans le malheur et mourir, telle est celle du satan.

⁵ Saint Augustin, *Homélie sur la première épître de saint Jean*, Texte critique John William Mountain, tr. fr. Jeanne Lemouzy, intr. et notes Daniel Dideberg, Paris, Institut d’Études Augustiniennes, Œuvres 76, 2008, traité IV,3, pp. 189-191 et traité VI,7, pp. 261-263.

Job maudit son jour

Les catastrophes ont brisé la vie de Job en deux. Jusqu'ici, il a tenu bon. Trois amis sont venus le consoler (*Job* 2,11-13). Après sept jours de silence, Job « maudit son jour » (3,1). Exposé à l'épreuve / tentation, il se laisse atteindre, mais pas totalement : il prononce une malédiction, certes, mais pas de Dieu : de lui-même, du jour de sa naissance, de toute sa vie. Il voudrait annihiler son existence en remontant à sa naissance, à sa conception, à sa création : désir impossible que celui de remonter à son origine pour la détruire, mais qui dit bien son désespoir (3,3-16). Il aurait voulu passer sans transition du ventre maternel au shéol pour ne pas avoir à vivre, car la vie est souffrance (3,11-13.16). Ce n'est pas tant mourir qu'il désire qu'être mort : le shéol, que l'Ancien Testament présente comme un lieu sans joie, sans amour, sans connaissance, sans œuvre, sans souvenir, lui devient désirable comme lieu de tranquillité au regard de son tourment présent (3,13.17-18.24-26). Pointent une demande de sens et un reproche : pourquoi donne-t-il la vie si c'est une vie de souffrance (3,20) ? *II. L'innommé. Qui ne peut être que Dieu.*

Job a détourné la malédiction de son objet tout désigné par sa femme, Dieu (« maudis Dieu »), pour la retourner contre lui-même : « périsse le jour où je suis né ! » (3,3). La tentation de maudire et de mourir le travaille, mais il n'y a pas succombé totalement. Il lutte dans l'épreuve, dans une longue lamentation qui n'est adressée à personne. Il est seul à batailler.

Job se plaint à Dieu

Jusqu'ici, Job n'a pas dit : c'est injuste ! La question de la juste ou injuste souffrance, de la rétribution, n'était pas la sienne. Les amis de Job l'introduisent en 4,7-9, et finissent par lui inventer des fautes afin que son cas entre dans la théorie : si Job souffre tant, c'est qu'il a dû commettre bien des fautes (22,4-11) ! L'intention des amis était louable : en pointant la cause de la souffrance, la faute, ils lui montraient une manière d'en sortir, le repentir et la conversion, et lui rouvraient le chemin de l'espoir. Oui, mais pas au prix de la vérité et de la conscience : Job ne l'acceptera jamais. Ses amis l'ayant déçu (6,15-21), dès 7,7 il se tourne vers Dieu. Tout au long du drame, il s'adressera à Lui : beaucoup durant le premier cycle de discours, moins dans le deuxième, plus du tout au troisième, avec une dernière interpellation dans son apologie : « je crie vers Toi et tu ne réponds pas ! » (30,20). La souffrance continue et Dieu se tait. Job va-t-il s'essouffler ?

Job marche sur une ligne de crête entre espoir et désespoir, tiraillé entre deux images de Dieu, le Dieu de la colère et le Dieu de l'abri (14,13), le Dieu bon créateur et le Dieu mauvais destructeur de l'œuvre de ses mains (10,8-14). De tout le mal qui le frappe, il tient Dieu pour responsable, et les agents seconds du mal n'effacent pas sa responsabilité ultime (19,13-21). Il accuse Dieu d'assassiner l'homme et son espoir (14,19-20) et de vouloir le tuer lui, Job (13,15). Or, si malheur et souffrance

de Job sont bien réels, l'imputation de ces maux à Dieu relève de l'interprétation⁶. Job peut se tromper. Il n'évoque jamais le satan. Un instant il demande : « si ce n'est pas lui [Dieu], qui donc alors ? » (9,24), ouvrant l'hypothèse d'un autre responsable pour la refermer immédiatement : c'est Dieu le coupable. Job ne dit jamais : « maudit soit Dieu ». Mais il parle mal de Dieu : en ce sens, quand il parle du Dieu méchant, place le mal en Dieu et suppose une dialectique intra-divine, ne blasphème-t-il pas ? La tentation de maudire Dieu semble étendre sur lui son empire.

L'intention homicide du satan, explicitée par la femme de Job (« meurs ! »), le travaille également. Job n'a jamais voulu se suicider : le suicide par désespoir n'appartient pas à l'horizon mental de la Bible hébraïque. Mais au premier cycle de discours, forces de mort et de vie combattent en lui : désir d'être mort (10,18-19) ou d'être tué par Dieu (6,8-9), mais aussi désir de ne pas mourir attesté indirectement par sa peur de mourir (13,15), par sa plainte sur sa mort prochaine et la finitude (7,7 ; 14,1-12) ou par son accusation du Dieu meurtrier (10,8-10 ; 14,20-22). Après 10,19, son désir de mourir ou d'être mort disparaît, mais la thématique de la mort subsiste, via l'accusation du Dieu meurtrier (30,21-23) ou la révolte contre les méchants qui ne meurent pas (21,7-13). Si Job a laissé un temps le désir de mort et donc la tentation de la mort mordre sur lui, il ne lui a pas cédé totalement. À un moment, elle lâche son étreinte. Mais la mort reste à l'horizon. De même que l'image d'un Dieu potentiellement meurtrier, une image de Dieu *selon le satan*. « Avec la force de ta main, tu me hais [*tisṭeménî*] » (30,21), dit-il à Dieu, avec le verbe *šaṭam*, équivalent du verbe *šaṭan*. Le satan a disparu des discours, mais parfois sa voix parasite celle de Job.

Job n'a désiré ni la guérison, ni la réintégration sociale, ni la restitution de son honneur, ni une nouvelle famille. Il a demandé à Dieu de reconnaître son innocence. Il a surtout demandé Dieu pour Dieu : En ce sens, il s'attache à Dieu pour Dieu. Pour rien, sinon Dieu lui-même. Mais dans la révolte.

YHWH se révèle

La souffrance de Job est aussi celle du silence de Dieu. Le temps s'étire, Job appelle et Dieu ne répond pas. Durer dans le silence de Dieu, dans la souffrance de l'attachement à un Dieu libre⁷. Quand YHWH se révèle enfin et parle (38,2–41,26), la vie de Job bascule à nouveau. Certes, YHWH ne dit mot sur la souffrance, le mal, la rétribution. Il secoue Job en lui faisant comprendre combien l'être fini qu'il est a tenu des propos insensés sur le dessein divin. Mais son discours, tout centré sur la création et l'engendrement, ouvre le Job replié sur lui-même et le sein maternel (*Job*

⁶ Voir Françoise Mies, « Le livre de Job. De l'excès du mal à l'altérité du mal ? », *NRT*, 1999, n° 121, pp. 177-196, spéc. 189-191.

⁷ Voir Karl Barth, « Jésus-Christ, le témoin véridique », dans Id., *Dogmatique. IV. La doctrine de la réconciliation*, tr. fr. F. Ryser, t. 3, Genève, Labor et Fides, 1973, § 70, pp. 71-73.

3) aux horizons de l'univers et le touche là où il avait été blessé en son être profond, son être créé, conçu, né à la vie. Aussi Job, bien qu'encore sur la poussière et la cendre, se dira-t-il consolé : « Je t'ai entendu et je t'ai même vu ; *c'est pourquoi* je m'incline et suis consolé » (42,5-6). Inclination ou obéissance de l'esprit de celui qui a retrouvé la vénération de Dieu, et consolation intérieure. Pourquoi Dieu donne-Il la vie si c'est une vie de souffrance (3,20) ? Pour cette rencontre avec Dieu, oui, cela vaut *la peine* de vivre. Job est encore malade, pauvre, endeuillé de ses enfants, exclu de la société, assis au milieu de la cendre. Mais il a retrouvé le chemin de la vénération de Dieu et la consolation. Il est attaché à Dieu pour rien, sinon pour Dieu lui-même et la relation. Les forces de malédiction et de mort l'ont quitté.

Job a bien parlé de Dieu

YHWH rend son verdict : à la différence de Job, les trois amis n'ont pas parlé de lui de manière fondée (42,7-8). Il ne tient pas compte des paroles délirantes que Job a tenues à son propos. En quoi donc étaient-elles fondées ? En s'obstinant à parler à Dieu et à lui demander une réponse, Job a maintenu l'idée d'un Dieu transcendant mais qui entend et est capable de répondre. Il a toujours su que Dieu était Celui que l'on pouvait prier, invoquer, interroger, Celui auquel on pouvait s'adresser, fût-ce pour l'accuser et se révolter⁸. Il avait gardé le sens de Qui est Dieu. Il est resté dans la relation – avec véhémence.

Au final, YHWH bénit Job plus qu'en sa vie première. Richesses doublées, nouvelle famille, réintégration sociale, vie longue (42,10-16). Job ne l'avait jamais demandé. *In-espéré*. S'il est probable que Job est resté malade⁹, la bénédiction divine l'a touché également en son être malade : la maladie chronique, le handicap, ne l'empêche plus de vivre, de laisser la vie couler en lui et entre lui et les autres : il donne la vie. Il pourra alors mourir, âgé et rassasié de jours (42,17). En paix.

En relisant le livre – le point de vue de Job

D'après le prologue, Job avait reçu le meilleur de la vie mais semblait prêt à vénérer Dieu pour le meilleur *et* pour le pire. Le pire advint. Ce pire, selon le satan, doit permettre de rompre l'attachement de Job à Dieu en le faisant maudire Dieu et *in fine*, secrètement, de le mener à la mort. Selon le satan, ce pire qu'il fait advenir doit être une tentation pour Job. Mais selon YHWH, ce pire est une épreuve dont, Il le sait, Job sortira vainqueur. Il accepte qu'il soit exposé à l'épreuve de la souffrance et de la tentation, au satan. Cette exposition fait partie de la vie humaine, même du meilleur de ses serviteurs.

Le Job du prologue semble considérer le malheur comme envoyé par Dieu. Dès le chapitre 3, il change de ton. Ce qu'il vit, il ne le perçoit pas comme une

⁸ Voir Paul Ricœur, « Herméneutique de l'idée de Révélation », in *La Révélation*, Bruxelles, FUSL, 1977, p. 35.

⁹ Françoise Mies, « Job a-t-il été guéri ? », *Gregorianum*, 2007, n° 88, pp. 703-728.

tentation. Il ne dispose pas de l'idée du satan comme clé d'interprétation du mal. Personne ne la lui donne, pas même Dieu. Job ne perçoit pas davantage ce qu'il vit comme une épreuve envoyée ou permise par Dieu, en vue d'un bien ou d'un mieux : le mal qu'il subit, il le vit comme une injustice et une persécution divines. Il est tiraillé entre espoir et désespoir, entre des images positives et négatives de Dieu, entre forces de mort et de rejet de la mort. Le lecteur, averti par le prologue, sait reconnaître la tentation à l'œuvre, quand Job se fait blasphémateur en accusant Dieu de le persécuter ou quand il désire mourir et être mort. Mais Job ne sait pas. Le lecteur se dit aussi que Job, en finale, a passé un cap, a mûri dans l'épreuve, a été capable d'espérer Dieu pour Lui-même et non pour ses biens, de trouver consolation dans la rencontre avec Dieu alors qu'il est encore sur la cendre et de témoigner que pour cette rencontre, cela vaut la peine de vivre. Mais Job n'a pas conscience de vivre une épreuve.

Job ne disposait pas des clés suffisantes pour opérer un discernement. Et Dieu ne les lui a pas données. Est-ce à dire que la clé d'interprétation de la figure du satan n'est pas décisive pour comprendre le mal / le malheur et pour le surmonter ? Que Dieu est assez puissant pour que l'homme puisse s'en passer ? Que l'homme est assez fort pour s'en sortir ? Si Job a été travaillé par la tentation / épreuve sans jamais totalement succomber, c'est qu'il est demeuré dans l'adresse à Dieu qui suppose la foi et un sens vrai de Qui est Dieu : ce qu'il a dit contre Dieu (*de Deo et contra Deum*), il l'a dit à Dieu (*ad Deum*)¹⁰, il n'a pas fait que se lamenter sur lui-même à propos de Dieu, il s'est plaint *de Dieu à Dieu*. – Le soliloque de Job 3 est à cet égard le moment de tous les dangers –. Mais c'est le face-à-face avec YHWH qui a mis fin à la tentation. YHWH ne l'a pas abandonné dans l'épreuve, Il lui a donné de quoi surmonter la tentation : le face-à-face, sa présence, sa parole. La rencontre avec Dieu est suffisamment décisive non pas peut-être pour comprendre le mal mais pour sortir de la tentation et de l'épreuve, pour être consolé et continuer à vivre. YHWH occupe tout le terrain : plus de place pour le satan, dont il n'est même plus question.

Le lecteur est parfois mal à l'aise face au pari entre YHWH et le satan et face à la permission que YHWH donne au satan de tenter Job par la mort de ses enfants. Pour contrer ce malaise, on peut insister sur le fait que YHWH limite par deux fois le mal. Que ce livre n'est qu'une étape dans la tradition biblique. Qu'il est un drame, une pièce de théâtre, qui a travaillé littérairement son sujet pour poser ses questions. Il n'empêche. Il faut prendre Job au sérieux. Ce qu'il a vécu n'est pour lui ni une épreuve ni une tentation, lesquels supposent un sens. Or, le mal et le malheur en excès laissent émerger un résidu qui ne fait pas sens et fait crier. Job, l'écorché vif, laisse monter son cri jusqu'aux cieux. Un cri, une demande de sens : pourquoi ? En

¹⁰ Voir Adolphe Gesché, « Topiques de la question du mal », dans Id., *Dieu pour penser. I. Le mal*, Paris, Cerf, 1993, pp. 16-19, 27-32.

restant dans la relation à Dieu et donc dans la foi malgré tout, malgré le non-sens, « pour rien », pas même pour le sens. Les catégories de tentation et d'épreuve, comme celle de rétribution, sont insuffisantes pour rendre compte totalement du mal et de la souffrance. Ce serait une erreur d'interprétation et une faute morale que d'étouffer le cri de Job.